

OMBRES ET LUMIÈRES DU ROMANTISME LE ROMANTISME PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE EN Allemagne

Philippe GRANAROLO

Introduction

C'est en Allemagne que le mot « romantisme » a pris sens littéraire, avec les *Romantische Dichtungsgende* Tieck (1799-1800), puis avec *La Pucelle d'Orléans* de Schiller (1801) qui fut qualifiée de romantischetragedie ». Goethe revendiqua, en 1830, devant Eckermann, la paternité de l'opposition, devenue alors banale dans toute l'Europe, entre « classicisme » et « romantisme », le premier terme étant associé à la santé et à la vigueur, le second à la maladie voire à la dégénérescence, opposition qu'on retrouvera sous la plume de Nietzsche dans les années 1870-1880.

Pourtant, si le mot apparaît bien alors en ce sens, le romantisme allemand n'est que très accessoirement un courant littéraire. Il est pour l'essentiel un mouvement philosophique et surtout politique, et c'est ce que nous voudrions montrer à travers cet exposé.

Il s'agit d'abord d'un mouvement anti-Français, effet des invasions révolutionnaires et des guerres napoléoniennes, effet de l'effondrement du Saint Empire romain germanique en 1806. Ce courant va s'opposer point par point à tous les principes issus de la philosophie française des Lumières qui inspirèrent la Révolution de 1789 et la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Jacques Droz, qui me servira de guide tout au long de cette étude, l'affirme nettement dès les premières pages de son ouvrage *Le romantisme politique en Allemagne* : « Le romantisme fut avant tout réaction contre l'idéologie de la révolution française, combat contre l'émancipation politique et sociale issue des idées de 1789, défense des monarchies et des classes dirigeantes contre la force, jugée dissolvante, de l'économie moderne » 1.

Définissant le projet qui présida à la création de la revue *Germania*, le poète Kleist s'exprime en ces termes en 1809 : « Cette revue doit être le premier souffle de la liberté allemande. Elle se propose d'exprimer tout ce qui pendant les trois dernières années passées à gémir sous le joug des Français, a dû rester enfermé dans le cœur des valeureux Allemands. » 2

La même frustration se manifeste dans la Bavière de Louis 1er, en 1815, ainsi qu'on peut le lire dans la revue *Literaturzeitung für katholische Religionslehrer* : « Il faut espérer et croire que la Révolution française introduira dans la vie politique, par réaction, un ferment d'amour et de liberté [...] Ce n'est qu'à cette condition que l'avenir pourra donner lieu à une véritable contre-révolution et que nous nous acheminerons vers une théocratie, seule susceptible de réparer les maux que la démocratie, issue de la Révolution française, a répandus sur le monde entier. » 3

Afin d'introduire un minimum de rigueur et de contredire l'affirmation de Paul Valéry, qui supposait cette rigueur définitivement absente de l'idée même de romantisme, nous procéderons de la façon suivante : dans un premier temps, nous remonterons aux origines philosophiques du romantisme allemand. Puis nous dresserons un panorama, bien évidemment non exhaustif, du romantisme politique allemand au sens étroit du terme, qui se développe approximativement de 1798 à 1830. Nous montrerons ensuite que le véritable romantisme philosophico-politique allemand déborde largement de ce cadre, et qu'on peut y inclure des créateurs qu'on ne classe pas traditionnellement sous cette étiquette : le poète Hölderlin, le compositeur Wagner, le philosophe Nietzsche (dans sa toute première philosophie seulement). Nous concluons notre propos en montrant comment, selon nous, ce romantisme allemand est l'un des matrices fondamentales, trop souvent négligées, du national-socialisme.

I) Aux origines du romantisme allemand

C'est bien avant l'effondrement du Saint Empire que surgissent des thématiques qui fleuriront de 1806 à 1830 et bien au-delà.

1) Johann Gottfried Herder (1744-1803) et la notion de Volkgeist

Contre l'universalisme français des Lumières, Herder qu'il n'est pas interdit de considérer comme le premier philosophe de l'histoire (plus de trente ans avant Hegel qui sacralisera ce genre), concentre son attention sur le caractère irréductible des peuples, qui sont les uns par rapport aux autres presque aussi étrangers que les différentes espèces animales. Auteur en 1774 de *Une autre philosophie de l'histoire*, et surtout des *Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité* (ouvrage en quatre parties publiées entre 1784 et 1791), Herder affirme

Avec force le principe des nationalités. Il considère que les cultures sont profondément hétérogènes, qu'elles sont ancrées dans des langues originales qui sont d'origine divine ⁴, et que chaque peuple a une âme, un principe propre qui gouverne toutes ses manifestations, le « Volkgeist » (terme que lui empruntera Hegel en le situant dans un contexte très différent). « chaque nation a le centre de sa félicité en elle-même », peut-on lire dans *Une autre philosophie de l'histoire* ⁵. Par son « ethnicisme » ⁵, son rejet de la modernité, sa vénération pour le Moyen-âge, Herder a incontestablement jeté les bases du romantisme politique allemand.

2) Edmond Burke et ses *Considérations sur la Révolution française*

Véritable best-seller européen, le livre de Burke a été

constamment commenté en Allemagne durant la dernière décennie du XVIII^e siècle et toute la première moitié du XIX^e. Novalis, que nous retrouverons bientôt, résume bien la perception générale en Allemagne du livre de Burke par ces mots : « Il a été écrit plusieurs ouvrages antirévolutionnaires sur la Révolution. Burke a écrit un ouvrage révolutionnaire contre la Révolution. » ⁶

3) Johann Gottlieb Fichte (1762-1814)

Contemporain de Hegel et de Schelling, les deux autres figures dominantes de ce qu'il est convenu d'appeler l'« idéalisme allemand », Fichte, qui n'est pas classé comme « romantique » (des trois idéalistes allemands, seul Schelling est parfois qualifié de « romantique »), a cependant contribué puissamment, par son *Discours à la nation allemande* de 1808, à jeter les bases du romantisme politique allemand. Précédé de peu par Novalis, qui clamait en 1800 que « de son pas lent, mais sûr, l'Allemagne précède les autres pays d'Europe », Fichte qualifie la langue germanique de « Ursprache » (« langue originaire » ou « langue originelle »), et déclare que le peuple allemand est « le peuple tout court » (« das Volk schlechweg »), en quelque sorte le « peuple élu ». Fichte approfondit les idées de « Volkstum » (identité populaire, ethnicité) et de « Deutschheit » (germanité) qu'il hérite de ses prédécesseurs (parmi lesquels Herder). Exclusivisme du moi national, originalité du caractère populaire, exaltation, de l'histoire : les grands thèmes du *Discours à la nation allemande* ne cesseront d'alimenter le romantisme politique des décennies suivantes.

« La nation qui portait jusqu'à ce jour le nom d'allemande (ce qui signifie le Peuple tout court) n'a cessé de témoigner d'une activité créatrice et novatrice dans les domaines les plus divers. L'heure est enfin venue où une philosophie pénétrée de art en part par la réflexion lui

présentera le miroir où elle se reconnaîtra par une connaissance lucide, et du même coup prendra nettement conscience de la mission dont elle ne portait jusqu'alors qu'un pressentiment confus, mais dont la Nature l'a investie. » 7

II) Le romantisme politique au sens étroit du terme

1) Une difficile délimitation chronologique

La grande période romantique allemande va environ de 1798 à 1830, mais il est en réalité très difficile de fixer une date précise marquant le début ou la fin de cette période. Certains la voient s'achever avec la *Philosophie de la vie* de Friedrich Schlegel, en 1827, qui développe la doctrine de la restauration politique et dresse l'apologie d'un État chrétien. Jacques Droz place le terme trois ans plus tard quand il écrit : « le romantisme, du fait des progrès de la civilisation industrielle et de la montée du libéralisme, est de plus en plus réduit à la défensive : c'est dans les livres de Joseph von Eichendorff, autour de 1830, que se laisse entendre le chant du cygne. » 8

Mais ceci n'est vrai que du romantisme politique au sens étroit du terme. Lié aux tentatives de l'aristocratie de conserver la mainmise sur la société, le romantisme politique sera peu à peu étouffé par la montée en puissance de la bourgeoisie libérale et de ses aspirations à la modernité. Les systèmes qu'avaient imaginés des hommes tels que Schlegel ou Adam Müller tomberont dans l'oubli. Mais certains thèmes survivront, ainsi que nous le verrons dans notre troisième partie.

2) Un mouvement « réactionnaire » au sens étymologique du terme

Le romantisme allemand, inspiré des thèses de Burke, prendra le contre-pied systématique de tous les principes qu'avait sacralisés la Révolution française de 1789.

a) Un mouvement anti-individualiste

Certes existe au sein du romantisme allemand (comme de tous les romantismes) un certain culte du Moi. Il faut cependant y prendre garde : ce mouvement est profondément anti-individualiste, au sens le plus politique du terme, il rejette radicalement l'individualisme bourgeois qui a inspiré (Marx ne s'y est pas trompé) tous les articles de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, déclaration qui devrait en réalité porter le nom de « déclaration des droits de l'individu et du citoyen ».

Novalis exprime là encore avec talent ce rejet de l'individualisme bourgeois : « Notre pensée est un dialogue, notre sensibilité une sympathie » 9. Plus lyrique encore, le poète Matthias Claudius, dans son *Messenger de Wandseck*, écrit : « Celui qui sans aucune nuance se met à prêcher la liberté et les droits du citoyen, cet homme, quelles que soient ses intentions, détruit les liens judicieusement et péniblement noués entre les citoyens ; il fait ressortir du tréfonds de l'individu des prétentions vaniteuses et autoritaires, abolit les nobles sentiments d'amour, de foi, de confiance, fait de chacun de nous un être desséché et buté, qui ne fait jaillir la joie ni pour lui ni pour les autres. Cet homme retire au prochain ce qu'il a de plus précieux au monde, à savoir la consolation que fournit la religion à ceux qui sont ou se croient opprimés par leurs souverains... » 10

A la fin de cette période, rentrant d'un voyage en France, Clemens Brentano (membre éminent de l'école de Heidelberg) exprime dans son livre *Bilder und Gespräche aus Paris* (1827) des impressions qui me semblent faire étonnamment écho aux pages célèbres rédigées quelques années plus tard par Alexis de Tocqueville dans sa *Démocratie en Amérique* (1835-1840) : « L'esprit libéral de notre temps. Voitures, cavaliers et piétons se côtoyaient dans la

hâte et la confusion. Tous, tantqu'ils étaient, utilisaient la même chaussée, et pourtant chacun semblait s'y tracer son propre chemin. Personne ne connaissait personne, personne ne saluait personne, chacun s'intéressait à ses propres affaires [...] Cette activité me paraît être le symbole de l'égoïsme universel. Je compris comment l'habitant d'une grande cité, balloté par les vagues d'une foule toujours en mouvement, est amené si facilement à ne poursuivre que les impulsions de son intérêt égoïste. » 11

b) Un mouvement anti-laïc

Novalis (1772-1801), dont le rôle fut décisif, rompit radicalement en 1798 avec l'esprit de laïcité cher aux Lumières dans *Foi et amour*, et surtout dans un ouvrage qui marqua le romantisme allemand, *Die Christenheit oder Europa (La Chrétienté ou l'Europe*, écrit un an avant sa disparition prématurée, en 1800, mais qui fut publié qu'en 1826). Ses héritiers radicaliseront ses idées en les mettant au service des valeurs les plus conservatrices. Tel fut le cas en Autriche, depuis les appels de Metternich à combattre le nationalisme allemand jugé insuffisamment chrétien, jusqu'aux derniers feux du romantisme viennois qui contribua à l'édification d'une philosophie de la restauration. Ces appels à la reconstruction d'un Empire chrétien prirent souvent des connotations nettement antisémites, ainsi qu'on peut le vérifier en se penchant sur les textes du critique littéraire et homme politique Adam Müller (1779-1829), tout particulièrement dans certains articles des *Staatsanzeigen*, revue qui fut l'organe de la Restauration catholique. Ainsi dans ce texte de 1819 : « Il est facile de démontrer que les Juifs ne doivent recevoir les droits civiques, non seulement dans un État chrétien, mais encore dans aucun État quel qu'il soit. Ce n'est pas en effet parce que l'État est chrétien, mais parce que les Juifs sont les Juifs qu'ils ne sauraient y prendre place [...] Ils sont chrétiens ou juifs, selon l'avantage qu'ils en tirent ; mais ils ne sont attachés par aucune obligation, aucun patriotisme au pays dans lequel ils ont été bien accueillis, mais auquel ils ne consentent aucune réciprocité de service, aucun sacrifice. » 12

Dans la même optique, la plupart des romantiques allemands prônent un retour à la théocratie 13, et rejettent l'idée d'une école communale, ce qui est le cas d'Adam Müller : « L'instituteur », écrit-il, « ne doit pas être autre chose que le collaborateur soumis du pasteur ; vouloir en faire un être indépendant, c'est l'émanciper d'une sujétion naturelle, c'est le rendre nuisible. Exclure de l'école l'enseignement religieux, ou plus exactement l'enseignement d'une foi positive, c'est lui retirer son élément salutaire, et ne laisser que le superflu et le pernicieux. Il n'y a donc rien de plus maléfique que les écoles communales. » 14

c) Un mouvement anti-progressiste

En 1804-1806, Friedrich Schlegel, avec ses *Conférences philosophiques*, rend populaire la passion pour le Moyen Âge qu'avait initiée Herder, passion qui ne faiblira plus pendant plus d'un demi-siècle. Jacques Droz en précise les raisons : « le thème de la reconstitution de l'unité européenne, sous le signe de la Papauté et du Saint Empire romain germanique, est devenu, grâce à l'action efficace des frères Schlegel, grand admirateur du monde médiéval, l'un des thèmes favoris du romantisme 15

d) Un mouvement anti-élitiste

La France révolutionnaire vantait un « élitisme républicain » se substituant aux privilèges jugés injustes de l'Ancien Régime. On a tendance à oublier aujourd'hui, dans nos temps confus où le concept d'« égalité » nécessite d'être malmené, que la bourgeoisie révolutionnaire française n'avait que mépris pour la culture populaire. Aux antipodes de ce mépris, des poètes allemands tels que Brentano ou Arnim (membres les plus éminents

de l'école de Heidelberg) vont forger la notion de « poésie populaire », une poésie ancrée dans la langue et fondée sur la race.

Fichte les avait une fois de plus précédés, en proclamant dans son *Discours à la nation allemande* que l'« un des

Plus puissants moyens de relever le caractère allemand, ce serait d'écrire une histoire enflammée des Allemands de cet âge ; elle pourrait enthousiasmer les foules et devenir, comme la Bible ou le recueil des Cantiques, le Livre national et populaire, jusqu'au jour où nous accomplirions de nouveau quelque haut exploit digne d'être noté. » 16

e) Un mouvement anticapitaliste

Le romantisme allemand rejette globalement l'idée d'une indépendance sociale des acteurs économiques,

Pivot de l'idéologie libérale chère aux révolutionnaires français. Adam Müller le premier met en garde contre les concentrations capitalistes et la prolétarisation des travailleurs. Préférant là encore le Moyen-âge à la modernité, il écrit : « Que l'on m'asservisse une fois pour toutes ou que l'on restreigne mes moyens de vivre jusqu'à ce que je me soumette ; que je me vende en une fois ou chaque jour à nouveau : cela revient au même. Au lieu de faire de mon corps un esclave et d'assumer

La responsabilité de ma substance, on aliène la partie essentielle de mon être, à savoir ma force physique, et on laisse au reste de ma carcasse, par une suprême ironie, la libre et entière responsabilité de son sort. 17

Quelques années plus tard, à Munich, l'un des principaux rédacteurs de la revue *Eos*, Franz von Baader, fit, à l'instar de Friedrich Engels, le comparse de Karl Marx, un

Long séjour en Angleterre qui le convainquit de la misère ouvrière dans une société capitaliste. Baader jeta les bases de la doctrine sociale et économique de l'église. Persuadé que le servage était « moins cruel et moins inhumain » 18, Baader relie de façon assez originale la misère ouvrière aux « progrès » techniques, bien avant les analyses de Karl Marx : « Les découvertes si remarquables de la technique et du mécanisme contribuent donc à diminuer, et non à augmenter le bien-être matériel et à aggraver les conditions de vie de la plus grande partie de la nation. » 19

f) Un mouvement anti-contractualiste

Ainsi que l'avait affirmé avec brio en France Joseph de Maistre 20, on n'appartient pas à une communauté en fonction d'un décret de sa volonté souveraine, mais en fonction des éléments inconscients que sont la langue qui nous vient de nos ancêtres, les coutumes, les croyances religieuses. Ce rejet des théories contractualistes demeurera une constante au sein du romantisme allemand.

3) Les certitudes politiques des romantiques allemands

S'il est essentiellement réactionnaire (et d'abord antifrançais), le romantisme allemand n'est pas pour autant dépourvu de convictions : quelle que soit son hétérogénéité, il s'appuie sur quelques certitudes majeures que nous allons énumérer rapidement, certaines d'entre elles ayant été déjà entrevues dans la partie précédente de l'exposé, rejet et affirmation étant bien entendu liés.

a) Le rôle primordial de l'État

« Un des plus grands défauts de nos États, c'est qu'on voit trop peu l'État » 21, remarquait le premier Novalis. Au premier regard, cette affirmation pourrait être jugée proche

de la philosophie politique hégélienne. Cependant, si Hegel aurait sans doute partagé ce jugement à propos de la plupart des nations européennes, il n'aurait jamais accepté de l'appliquer à la Prusse de son temps, en laquelle l'État avait atteint selon lui une forme remarquable (et même quasiment « divine »). D'autre part, et surtout, Hegel n'aurait pas partagé le lien indissoluble que Novalis établit entre république et monarchie. Pour les romantiques allemands, la société est un corps qui a besoin d'une âme, cette âme ne pouvant être que celle du monarque qui symbolise et rend active l'unité sociale. « Il viendra un jour », prophétise Novalis, « et il n'est pas éloigné, où l'on sera universellement persuadé qu'aucun roi ne peut exister sans république, et réciproquement qu'aucune république n'est concevable sans un roi ; que l'un et l'autre sont aussi inséparables que l'âme et le corps. » 22

b) Le caractère organique de la société

Une conception organique de la société réunit tous les romantiques allemands, sans exception. La plupart d'entre eux verront dans la société médiévale l'expression la plus achevée de cet organicisme, certains d'entre eux allant même jusqu'à valoriser le système indien des castes. 23. Jacques Droz écrit à ce propos : « Ainsi l'individu se trouve enserré dans un système compliqué de hiérarchies, de privilèges et de devoirs réciproques : les romantiques allemands éprouvent une secrète nostalgie pour la société féodale, ses méticuleuses prescriptions de services et d'honneurs, ses dépendances de personne à personne. » 24 Une fois de plus, nous pouvons noter que Fichte leur avait ouvert la voie, en particulier dans ses *Grundlege des Naturrechts* (1796-1797) : « Dans un produit de la nature, chaque partie n'est ce qu'elle est que dans sa liaison avec le tout et ne serait absolument pas ce qu'elle est hors de cette liaison ; bien plus, hors de toute liaison organique, elle ne serait absolument rien, puisque, sans cette réciprocité d'action entre les forces organiques se faisant mutuellement équilibre, aucune forme ne subsisterait et que règnerait un perpétuel conflit entre l'être et le non-être [...] Entre l'homme isolé et le citoyen il y a le même rapport qu'entre la matière brute et la matière organisée [...] Dans le corps organisé chaque partie entretient sans cesse le tout, et en le conservant se conserve soi-même. De même le citoyen vis-à-vis de l'État. » 25

A quelques mots près on retrouvera cette thèse chez Johann-Jakob Wagner, chez Adam Müller, chez Joseph Görres 26. Ce dernier enracine la vision organique

Dans le modèle indo-européen que le grand chercheur du XXe siècle qu'a été Georges Dumézil a contribué à vulgariser, le schéma d'une société tripartite dont on trouve la stricte formulation chez Joseph Görres : « Ily a trois piliers sur lesquels la Constitution par ordre (*ständische Verfassung*) doit reposer : l'Ordre enseignant (*Lehrstand*), l'Ordre combattant (*Wehrstand*) et l'Ordre nourricier (*Nährstand*) ; les mêmes Ordres que l'on retrouve dans l'ancienne constitution du Reich sous la désignation de Princes ecclésiastiques, de Princes laïques (y compris la Chevalerie d'Empire) et de Villes impériales. » 27

Le texte déjà cité de Friedrich Schlegel, *Philosophie des Lebens* (1827), dans lequel certains voient le chant du cygne du romantisme allemand, reste attaché au même schéma : « Toute constitution bien réglée, même républicaine, s'appuiera sur les corporations et la division organique en classes plutôt que sur l'égalité et le système numérique des votes, qui est toujours un élément de trouble, et tôt ou tard une source positive d'anarchie. » 28

c) La nécessité d'une unité ethnique

Au sein de l'École de Heidelberg, les juristes de ce qui a été dénommé « l'école du droit historique » se sont efforcés de démontrer qu'aucune institution ne pouvait être imposée durablement à une nation. Aux antipodes de tout universalisme, ces juristes ont voulu montrer que les principes juridiques et constitutionnels qui régissent à vie d'un peuple ne sont valides et efficaces que s'ils sont le résultat du passé de ce peuple.

La « parenté ethnique » (« Volkstum » ou « Volkheit ») cimentée par une langue commune dans laquelle ont été déposées au cours des siècles la vision du monde et les valeurs de ceux qui nous ont précédés, est seule à pouvoir fonder une communauté. Ce qui semblait plutôt culturel chez Herder au XVIII^e s'exprime le plus souvent en termes d'ethnie, voire de race, chez la plupart des romantiques allemands. L'historien d'Iéna Heinrich Luden formule ainsi cette idée : « Toutes les manifestations de l'Esprit, telles qu'elles se traduisent dans un peuple donné, portent la marque de l'originalité ; elles ne peuvent se reproduire chez aucun autre peuple. » 29

On ne s'étonnera guère, dans ces conditions, des fréquents glissements qui conduisent de l'affirmation de l'identité des peuples à la xénophobie. Joseph Görres est particulièrement éloquent à ce sujet. Il écrit ces lignes en 1816 : « Tout ce qui est étranger, tout ce qui s'est introduit sans raison profonde dans la vie d'un peuple, devient pour lui une cause de maladie et doit être extirpé s'il veut rester sain. Au contraire, tout ce qui lui est essentiel ou particulier doit être cultivé par lui et émondé sans relâche ; car toute énergie qui ne peut se développer librement doit être considérée comme morte, tel un tissu qui se revêt de la graisse paresseuse de l'obèse. » 30

III) Le romantisme philosophico-politique au sens large

On ne saurait pourtant saisir le sens et la portée du romantisme allemand en le limitant au sens restreint que lui donne la plupart des spécialistes. Si l'on donne au mot « politique » son acception la plus large, si l'on donne toute sa dimension aux rivalités franco-allemandes issues des guerres révolutionnaires et des invasions napoléoniennes, les choses se présentent sous un jour un peu différent.

La France révolutionnaire apparut aux philosophes allemands à la fois comme un modèle et comme un repoussoir. Un modèle en lequel Emmanuel Kant crut voir de son vivant la confirmation de ses analyses philosophiques concernant la liberté, un modèle que célébrèrent trois étudiants qui allaient bientôt devenir célèbres, Hegel, Schelling et Hölderling, en plantant l'honneur des révolutionnaires de 1789, dans une prairie proche de Tübingen où ils étaient tous les trois étudiants, un « arbre de la liberté ». Mais aussi un repoussoir, bien sûr en raison des horreurs de la Terreur, mais aussi et surtout en ce que l'orgueil allemand ne pouvait supporter que la France éclipsât à ce point l'Allemagne sur la scène de l'histoire.

Les révolutionnaires ont toujours besoin de modèles, besoin de revendiquer un héritage. Les Français ayant choisi de privilégier le modèle antique romain (d'où les costumes révolutionnaires inspirés de la Rome antique, le vocabulaire politique, etc.), restait aux Allemands à se réclamer du modèle grec, C'est ce qu'ils firent tout au long du XIX^e siècle. Un romantisme allemand beaucoup plus large que celui que nous avons décrit nous apparaît alors. En cette nouvelle acception, il est tout à fait légitime d'inclure le philosophe Fichte (que nous avons considéré jusqu'alors seulement comme un simple préfigurateur du romantisme allemand), le poète Hölderlin, et dans la seconde moitié du siècle, le compositeur Wagner et le jeune philosophe Nietzsche comme des moments majeurs du romantisme politique allemand.

1) Johann Gottlieb Fichte

Il nous faut en effet revenir un moment sur Fichte. Ce philosophe représente incontestablement le tournant qui a conduit de l'universalisme allemand du XVIII^e dont Goethe fut la figure éminente, au nationalisme puis au pangermanisme qui en découla.

D'abord séduit par la Révolution française, et fervent défenseur des Jacobins, il considère dès les premières années du XIX^e siècle, que la France est déchue de sa mission

d'avant-garde. Dans son brillant petit ouvrage, *La pensée allemande de Luther à Nietzsche* 31, J.E. Spenlérésume fort bien ce cheminement dont les conséquences furent considérables : « Lorsqu'il vit la révolution confisquée par l'usurpateur, par Napoléon, sa mystique jacobine se changea en fanatisme pangermanique. La France lui parut déçue de sa mission d'avant-garde [...] « le règne de la liberté, écrivait-il en 1813, ne peut être établi dans le monde que par les Allemands qui depuis des milliers d'années mûrissent en vue de cette mission. Il n'y a pas dans l'humanité d'autre élément capable de promouvoir cette évolution ». Ce qui rend le cas de Fichtes curieux, c'est qu'il est parti du jacobinisme, c'est que chez lui jacobinisme et pangermanisme apparaissent des doctrines quasi convertibles, et c'est que ses *Discours à la Nation allemande* marquent le passage qui peut conduire de l'une de ces doctrines à l'autre. Mais il n'en est pas moins vrai que son jacobinisme porte dès le début des traits spécifiquement pangermanistes » 32

Si l'on accepte de définir le romantisme politique allemand comme le mouvement en lequel s'incarnatout au long du XIXe siècle le rêve de tout un peuple de prendre en main le destin de l'humanité toute entière, Fichtene saurait en aucune façon être écarté de ce mouvement, dont il représente au contraire un jalon essentiel.

2) Hölderlin (1770-1843)

Souvent considéré comme le plus grand poète de langue allemande, Hölderlin, qui sombra dans la folie dès 1806, et n'écrivit que très épisodiquement durant les trente-six dernières années de sa vie, est une étape essentielle du romantisme allemand.

Après 'être enthousiasmé lui aussi pour la révolution française, Hölderlin se révolte contre la Terreur et contre les conquêtes napoléoniennes. Ses principaux recueils poétiques **33** expriment un culte exacerbé de la Grèce antique. Célébrant la nature, les dieux, les éléments, ressuscitant dans ses poèmes une vision du monde proche des penseurs antésocratiques, Hölderlin est en attente de ce qu'il nomme l' « Hespérie », une nouvelle Grèce qui fera revivre la grande civilisation antique en mettant un terme au déclin qu'ont représenté les deux millénaires d'un monothéisme qui selon le poète touche à sa fin. C'est bien entendu en Allemagne et nulle part ailleurs, que surgira cette nouvelle Grèce en laquelle la civilisation franchira un nouveau seuil évolutif.

3) Richard Wagner (1813-1883)

Admirateur de Hölderlin et ami de Gobineau, l'auteur du célèbre *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), Wagner est convaincu de la décadence européenne qui a selon lui deux origines, l'une alimentaire (Wagner est un végétarien fanatique qui pense que l'absorption de viande gâte le sang humain), l'autre ethnique liée au mélange du sang des races nobles avec le sang impur des races inférieures.

Le festival de Bayreuth deviendra au fil des ans le foyer le plus actif qui soit de la propagande raciste qui submergera l'Allemagne au lendemain de la première guerre mondiale, les frustrations du traité de Versailles créant les conditions d'un esprit de revanche en lequel viendront se cristalliser les idées racistes issues du microcosme de Bayreuth.

4) Le jeune Nietzsche

Nommé professeur de philologie à l'Université de Bâle, le jeune Nietzsche, âgé d'à peine vingt-cinq ans, deviendra le familier de la famille Wagner qui réside à proximité de Bâle, au bord du lac de Tribschen. Fasciné par Wagner, amoureux de Cosima, la jeune épouse de Richard Wagner (elle a seulement sept ans de plus que Nietzsche quand Wagner est alors proche de la soixantaine), Nietzsche publie en 1872 son premier livre, *La naissance de la tragédie*, qui donne l'impression qu'il appartient lui aussi à la famille des romantiques allemands, qu'il est lui aussi persuadé de la mission historique de l'Allemagne qui vient de

faire son unité sous la houlette de Bismarck. Une part importante de la vie intellectuelle de Nietzsche sera consacré à la dénonciation de cette brève illusion de jeunesse, la dernière année de la vie lucide du philosophe multipliant même de façon touchante les efforts du philosophe pour démontrer à quel point il est étranger à tous les fantasmes du pangermanisme. Deux des cinq derniers ouvrages de Nietzsche sont entièrement consacrés à cette tâche : *Le cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner*, tous les deux publiés en 1888. Hélas le destin va s'acharner contre le philosophe. Endépit de tous ses efforts, sa sœur Elisabeth, fervente wagnérienne, épouse de l'officier prussien Förster, adepte fanatique du pangermanisme, avec lequel elle ira établir en Uruguay une colonie « de race pure » 34, publiera alors que son frère a sombré dans la démence un faux intitulé *La volonté de puissance* 35, et répandra dans les cercles wagnériens que son frère est le philosophe du pangermanisme. Elisabeth fera cadeau à Adolf Hitler de la canne de Nietzsche, et Hitler assistera en personne aux obsèques d'Elisabeth.

C'est ainsi qu'un penseur anti-allemand, hostile à toutes les formes de racisme, « anti-antisémite » (selon ses propres mots) passe aujourd'hui encore aux yeux des ignorants, et principalement par la faute d'Elisabeth, pour le philosophe dont les idées ont servi de marche-pied au national-socialisme !

Conclusion : le romantisme allemand, matrice du nazisme

Redonner au romantisme allemand ses véritables dimensions est absolument essentiel. Sans cela, restera à tout jamais incompréhensible la séduction qu'Adolf Hitler a pu exercer sur un très grand nombre d'intellectuels allemands. Que la démagogie hitlérienne ait pu séduire un peuple humilié par le traité de Versailles, anéanti par la crise économique de 1929, n'est guère difficile à comprendre. Mais que le national-socialisme ait pu séduire nombre d'intellectuels allemands, et parmi eux un penseur de la hauteur de Martin Heidegger 36, pour ne citer que lui, demeure une profonde énigme.

Sauf si l'on se souvient que, pendant plus d'un siècle, l'Allemagne a rêvé de son destin historique. Sauf si l'on se souvient que de Fichte à Hitler, en passant par tous les romantiques allemands dont nous avons parlé, en passant par Hölderlin, par Wagner, par le jeune Nietzsche, l'Allemagne a imaginé qu'elle allait devenir la nouvelle Grèce, que sur son sol une renaissance allait s'épanouir qui ferait apparaître les Italiens du quattrocento comme de pâles préfigurateurs.

Tout au long de cet exposé, je vous ai parlé de « peuple tout court », de « peuple élu », d'« identité populaire », de « reconstitution de l'unité européenne », d'« enthousiasmer les foules », de la nécessité d'un État tout puissant, d'un modèle social organique, de pureté de la race, de xénophobie, d'antisémitisme (je ne retiens ici que quelques-unes des notions sur lesquelles nous nous sommes successivement arrêtés).

Il suffira qu'un idéologue tel que Rosenberg rassemble dans un livre, le mythe du XXe siècle 37, tous les mythes que lui avait légué le romantisme allemand, il suffira qu'un démagogue au talent démoniaque, Adolf Hitler, réunisse dans une vision accessible au plus grand nombre les thématiques héritées d'un siècle entier de fiction romantique, pour que s'impose à tout un peuple une idéologie qui séduira (pour des raisons différentes) la masse et les élites.

Du romantisme allemand est née l'idée éminemment dangereuse que la politique est « organique » au double sens de « organon » (l'« outil » en grec) et de *ergon* (l'« oeuvre » en grec). Aucune autre explication sérieuse du nazisme ne saurait être construite. Dans son excellent ouvrage *La fiction du politique*, Philippe Lacoue-Labarthe résume ce que nous venons de présenter (trop socialisme comme national-esthétisme » 38. Façonnés un siècle durant par les rêves romantiques, les Allemands étaient mûrs, au début du XXe siècle, pour

devenir les acteurs d'un film aussi grandiose que tragique entre les mains d'un metteur en scène génial autant que pervers : Adolf Hitler 39.

Notes

- 1 Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, Paris, Armand Colin, Collection « U », 1963, p. 34.
- 2 Cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 139.
- 3 *Litteraturzeitung für katholische Religionslehrer* tome XI, 1815, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 179.
- 4 Herder avait précisément consacré à la langue l'un de ses tout premiers ouvrages en 1771 : *Traité de l'origine de la langue*.
- 5 J'ai ici recours à un néologisme commode qui s'est imposé depuis quelques années. Cf. l'ouvrage collectif *Ethnicisme et politique*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2005.
- 6 Cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 61.
- 7 Fichte, *Discours à la nation allemande*, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 123.
- 8 Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 33.
- 9 Cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 13.
- 10 Matthias Claudius, *Sämtliche Werke*, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 46-47.
- 11 Clemens Brentano, *Bilder und Gespräche aus Paris*, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 196.
- 12 Adam Müller, *Über Landstände und Volksvertretung*, in *Revue Staatsanzeigen*, 1818, citée par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 164.
- 13 « Ce n'est qu'à cette condition », peut-on lire dans la revue *Litteraturzeitung für katholische Religionlehrer*, en 1815, « que l'avenir pourra donner lieu à une véritable contre-révolution et que nous nous acheminerons vers une théocratie, seuls susceptibles de réparer les maux que la démocratie, issue de la Révolution française, a répandus sur le monde entier » (cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 179).
- 14 J.B. von Pfeilschifter, *Über die Restauration des öffentlichen Unterrichts und der Erziehung*, 1825, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 180.
- 15 Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 22.
- 16 Fichte, *Discours à la nation allemande*, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 126.
- 17 Adam Müller, *Von der Notwendigkeit einer theologischen Grundlage der gesamten Staatswissenschaften und der Staatwirtschaft insbesondere*, 1821, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 167.
- 18 Franz von Baader, 1835, cité par Jacques Droz, *Le romantisme politique en Allemagne*, op. cit. p. 184.
- 19 Ibidem, p. 185.
- 20 « Une assemblée quelconque d'hommes ne peut constituer une nation. Une entreprise de ce genre doit même obtenir une place parmi les actes de folie les plus mémorables », ___